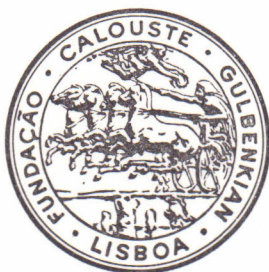


MANUEL VIEGAS GUERREIRO

LITTERATURE POPULAIRE :  
AUTOUR D'UN CONCEPT



FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN  
CENTRE CULTUREL PORTUGAIS  
PARIS • 1987

## TABLE DES MATIERES

JOSÉ-AUGUSTO FRANÇA, [ <i>Présentation du Colloque</i> ] .....	9
MANUEL VIEGAS GUERREIRO, <i>Littérature populaire : autour d'un concept</i> .....	11

### I

#### D'UNE CERTAINE POESIE LYRIQUE

TERESA RITA LOPES, <i>La quête des racines de Garrett à Pessoa</i> .....	23
MARIA ALIETE FARINHO DAS DORES GALHOZ, <i>Une note de plus pour l'étude du petit corpus de chansons parallélistiques de Marmeleite</i> .....	39
JOSÉ DE ALMEIDA PAVÃO JUNIOR, <i>La littérature orale de Santa Catarina et la présence culturelle des Açores</i> .....	59
NELLO ZAGNOLI, <i>Silence et chant : fonction illocutoire et dimension persécutive dans la chanson populaire calabraise</i> .....	91
MICHELLE DEBAX et BARBARA FERNANDEZ TAVIEL DE ANDRADE, <i>Le flambeau pour enseigne</i> .....	127
THIERRY CHARNAY, <i>Les motifs du « rossignol » et du « coucou » dans la chanson traditionnelle de langue française</i> .....	141
JEAN-NOËL PELEN, <i>Fonction démarcative et mémoire fossile de la littérature orale. Etude des aires de variation d'une sauteuse occitane : le Arri-arri</i> .....	159
ESTÉVÃO J. FILMÃO, <i>Le langage des poules</i> .....	191

### II

#### « ROMANCEIRO » TRADITIONNEL

BRAULIO DO NASCIMENTO, <i>Romancero traditionnel : une poétique de la commutation</i> .....	217
MARIA DE FATIMA PESSOA VIANA SILVA et ANDREA CIACCHI, <i>Les processus de variation dans le romanceiro de tradition orale : une étude des axes syntagmatique et paradigmatique</i> .....	231
IDELETTE FONSECA DOS SANTOS, <i>Les nouvelles collectes de romances traditionnels au Brésil : méthodes et perspectives</i> .....	247
JOSÉ JOAQUIM DIAS MARQUES, <i>Une ballade gothique anglaise dans la tradition orale de Trás-os-Montes</i> .....	257
JOÃO DAVID PINTO-CORREIA, <i>Le cycle des romances du Conde Claros : proposition de systématisation</i> .....	301

Tiré à part du volume  
LITTERATURE ORALE TRADITIONNELLE POPULAIRE  
Actes du Colloque  
Paris, 20-22 novembre 1986

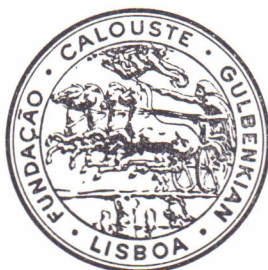
\*

Composto, impresso e brochado nas oficinas gráficas de Barbosa & Xavier, Limitada, 4700 BRAGA (Portugal). Iniciada a composição no dia 16 de Julho, acabou de imprimir-se no dia 4 de Dezembro de 1987.

MANUEL VIEGAS GUERREIRO

LITTERATURE POPULAIRE :  
AUTOUR D'UN CONCEPT

LEGADO DO PROFESSOR  
MANUEL VIEGAS GUERREIRO



FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN  
CENTRE CULTUREL PORTUGAIS  
PARIS • 1987

## LITTERATURE POPULAIRE : AUTOUR D'UN CONCEPT

MANUEL VIEGAS GUERREIRO  
Université de Lisbonne

Nous vivons sous le signe du peuple : en politique, en sociologie, en religion et même dans le domaine de l'art. Les gouvernements sont du peuple et pour le peuple. Les sociologues se mettent à son service, et telle est aussi la doctrine sociale de l'église. L'art populaire acquiert force et prestige.

Las des modèles géométriques, de régularités, de politesses et de raffinements d'un ordre bourgeois, d'un progrès technique frustrant, les esprits se tournent en quelque sorte vers un monde plus authentique, moins sophistiqué, plus directement expressif. Nous entrons, pour ainsi dire, dans un second romantisme. Mais cela signifie-t-il que l'on connaisse mieux le peuple, que l'on ait fait un sérieux effort pour comprendre sa pensée, ses manifestations artistiques ? Je ne le crois pas. On n'attache aucun prix à son savoir, et son art ne va pas au-delà de la simplicité, de la naïveté, d'une belle ignorance, que l'on s'emploie à corriger, celle-là, avec beaucoup de zèle. Et l'on voit se multiplier les campagnes d'éducation d'adultes, de dynamisation culturelle. Seulement l'information qu'on veut lui apporter, celle que lui apportent les médias, émane d'une culture tenue pour supérieure, qui lui est imposée de force, au lieu de tirer profit des virtualités de la sienne; en d'autres termes, on commet une agression, on tente une acculturation impossible.

Tel est le cadre général dans lequel se situe mon propos.

Littérature vient de *littera*, lettre, et désignait un ensemble de lettres, l'alphabet, l'écriture, la grammaire, d'où l'instruction en général, l'érudition, le savoir et aussi un message artistique traduit en mots écrits et l'ensemble des ouvrages littéraires.

L'expression *littérature populaire*, littérature du peuple, y ajoute une réalité sociale qui, le plus souvent, n'a pas recours à l'écriture pour représenter son art verbal. Et de ce fait le mot littérature, au sens propre, ne correspond pas au phénomène en question. En raison de son oralité, on l'a également appelé *littérature orale*, expression



inventée, selon Paul Zumthor, en 1881 par un folkloriste français connu, Paul Sébillot<sup>1</sup>. Mais parler de *littérature orale* est en soi contradictoire. en outre c'est exclure abusivement les compositions écrites.

Une autre désignation courante est celle de littérature traditionnelle. Et elle nous semble encore plus inadéquate que les précédentes. Traditionnel veut dire ce qui est transmis de génération en génération, ce qui vient de loin, qui a une certaine durée dans le temps et continue à y vivre. Il faudrait donc éliminer toute invention récente, qui n'a pas encore été adoptée par la voix du peuple ou qui, adoptée pour peu de temps, pourra disparaître.

Si on dit *littérature orale et traditionnelle*, le cumul des deux adjectifs n'annule pas la contradiction et continue à exclure la partie écrite.

Revenons-en à *littérature populaire* qui, en dépit de sa relative impropriété, est la désignation au sens le plus vaste et celle que je préfère. Elle a deux significations : il s'agit soit d'une production littéraire d'érudits destinée au peuple, ou adoptée par lui, même si elle ne s'adressait pas à lui — Gramsci appelle cela *littérature populaire artistique* —, soit d'œuvres littéraires nées de l'invention populaire. Bien entendu nous ne pensons pas à une élaboration collective. L'œuvre littéraire est individuelle à l'origine; après, de bouche en bouche, elle s'imprègne de la façon de sentir de celui qui l'interprète et qui finit par la considérer comme sienne. « Le thème fondamental subsiste, mais les détails changent, si bien qu'on pourrait presque dire qu'à chaque représentation la pièce se recrée, avec toute une suite de variantes, fruit de nombreuses collaborations, chacun à son tour apportant quelque chose, sans apposer sa signature. »<sup>2</sup> Pendant ce long parcours, l'auteur initial se perd peu à peu et l'œuvre devient anonyme.

La *littérature populaire* est donc celle qui circule dans le peuple, qu'il la crée ou que, venue d'ailleurs, il l'aime et l'adopte.

Le peuple, mais quel peuple ? La partie de la population de tout temps la moins favorisée : *laós* chez les Grecs, *plebs*, *vulgus*, *turba* pour les Romains, « *arraia miúda* » ou « *comum povo* » pour Fernão Lopes, *populo minuto* du Moyen Age italien, enfin serfs ou hommes libres, mais sans terres, sans droits politiques, les salariés des campagnes ou des villes, soumis à l'exploitation des seigneurs féodaux, ceux dont Álvaro de Brito disait, au XV<sup>e</sup> ou au XVI<sup>e</sup> siècle :

Non devemos ser comuns  
senam para Deos amarmos  
e servirmos,  
non sejamos todos uns  
em ricamente calçarmos  
e vestirmos.<sup>3</sup>

Ce qu'on appelait couramment au XVII<sup>e</sup> siècle le *peuple populaire*, les pauvres par opposition aux riches, l'homme de la rue par opposition à celui de la haute société, aux gens bien et de bonne famille dans le jargon d'aujourd'hui, notre « Zé-povinho » ou « le lampiste », les autres par rapport à nous, en somme. Masse non seulement pauvre mais encore analphabète et faible d'esprit.

On connaît le jugement de La Bruyère (XVII<sup>e</sup> siècle) : « Le peuple n'a guère d'esprit et les grands n'ont point d'âme » ; et celui de la marquise de Lambert (1647-1733) : « J'appelle peuple tout ce qui pense basement et communément ».

Une classe ainsi définie, quel genre de littérature eût-elle pu créer sinon, à son image, basse, lourde, grossière et dérisoire ? C'est donc avec mépris qu'elle a été traitée par les critiques et commentateurs, du Moyen Age jusqu'à aujourd'hui. Les romantiques eux-mêmes, qui l'ont placée au premier plan de leurs soucis littéraires, n'ont pas su l'apprécier à sa juste valeur.

Le troubadour portugais Martim Soares, de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, blâme un de ses confrères « parce que ses chants plaisent au public populaire et non à celui des troubadours et des dames »<sup>4</sup>.

C'est aussi manifestement ce que pense Alphonse X, dans la seconde moitié du même siècle : il tient pour vil l'art des jongleurs qui parcourent les foires, les fêtes et les lieux de pèlerinage en divertissant le peuple par leurs chants et leurs récits.

Au XV<sup>e</sup> siècle, le marquis de Santillane, historien de la poésie ibérique « traite de bas ceux qui écrivent des vers pour la plèbe » : « Infimos son aquellos que sin ningun orden, regla ni cuento fazen estos romances e cantares de que las gentes de baxa y servil condición se alegran »<sup>5</sup>.

Nul n'ignore le mépris des humanistes pour le *vulgaire égaré et profane*. Gil Vicente, qui écrivait sur un ton populaire, doit avoir agacé considérablement les hommes instruits qui l'entendaient à la cour, ainsi d'ailleurs semble-t-il que l'estimable, honnête et austère Sá de Miranda.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, D. Francisco Manuel de Melo, pour qui la poésie était un art subtil, destiné aux jeunes hommes, aux dames et aux oisifs, reproche à Lope de Vega sa « facilité » et « quelques négligences ou vulgarités de ses livres »<sup>6</sup>. Le plus curieux c'est que vers 1615, Lope de Vega, nous le savons, « écrit un placet au roi pour lui demander 'que no se vendan coplas por las calles', ce qui révèle outre une fierté justement blessée par l'usage indu qui était fait de son nom, en le faisant figurer parmi les auteurs de romans vendus en brochures de colportage, une inquiétude à propos de l'influence que cette littérature très vivante, qu'il attaque, pourrait exercer sur l'activité littéraire des écrivains,



des libraires et des lecteurs, autrement dit sur ce qu'il considère comme la littérature officielle, les lettres »<sup>7</sup>.

Le plus étonnant c'est encore qu'un collecteur assidu de *romances* comme Agustín Durán (1793-1862) ait pu écrire à ce sujet : « Este cenegal de corrupción, de falsa ciencia y de fe extraviada sirvió de materia a los romances que los ciegos empezaron a propagar desde mediados del siglo XVII, y que simpatizan tanto con el vulgo alucinado, que constituyen su catecismo, su encanto, sus delicias, y puede decir-se que hasta su unico modelo ideal y su verdadero retrato »<sup>8</sup>.

On a du mal à imaginer un tel mépris pour le peuple et pour l'art qu'il est capable de réaliser, lequel est à son avis aussi dénué de savoir que dangereux moralement.

Nous avons dit que même les romantiques, qui ont fait entrer dans le monde officiel des lettres l'art verbal du peuple, n'ont pas su l'apprécier à sa juste valeur.

Le premier qui, au Portugal, s'appliqua à le recueillir et à l'étudier fut Garrett. A une littérature contaminée, pervertie par l'influence des Grecs et des Romains, il voulut en substituer une autre, authentiquement nationale, qui trouverait le chemin du renouveau dans la voix du peuple et dans les textes médiévaux.

« ... le véritable Portugal ... celui du Moyen Age, et l'élément vivant de la nation — le peuple — étaient assez riches pour nourrir un renouveau littéraire; il suffirait donc d'évoquer notre société médiévale, avec toute la vigueur de ses forces créatrices, avec tout le pittoresque de sa vie et toute sa capacité de révéler l'essence de la race, il suffirait d'écouter battre le juvénile cœur du peuple, de faire appel à ses contes, à ses légendes, à ses musiques, pour que se crée une littérature réellement portugaise, pour que se produisent des œuvres qui ne devraient rien aux classiques », selon un texte exemplaire d'Agostinho da Silva<sup>9</sup>. Et Garrett ne fut pas seulement le héraut de ce mouvement rénovateur, il le réalisa. Il recueillit des textes populaires, publia le premier grand *romanceiro* portugais, et composa des poèmes sur les poèmes. Mais ce n'est pas en imitant qu'une littérature se renouvelle et le poète, le génial narrateur ne fut grand que quand il était lui-même.

De même que celle de ses continuateurs, Teófilo Braga, Adolfo Coelho, Leite de Vasconcellos, entre autres, positivistes de nom mais romantiques au fond, son admiration pour la poésie du peuple ne fut pas inconditionnelle. Il lui accordait certes la spontanéité, la pureté de l'inspiration, la force de l'émotion, mais la poésie parfaite exigeait un savoir qui manquait au peuple, dont la poésie était rude, imparfaite dans sa forme, avait besoin d'être corrigée, perfectionnée. Autrement dit, il y avait, à son avis, une poésie populaire et une poésie artistique, les règles, les techniques indispensables à l'art faisant défaut à la première.



Or il n'est pas de poésie sans art, et seuls ceux qui ignorent ou connaissent mal celle du peuple peuvent nier son existence ou la tenir pour simple. Dans le travail poétique, les outils sont les mêmes pour l'homme du peuple et pour l'intellectuel dans son bureau : les mots, l'inspiration et les techniques. Et celles-ci, elles s'apprennent bien sûr à l'école, mais aussi en écoutant, et on les applique consciemment ou inconsciemment; le processus de création poétique est le même chez l'homme du commun et chez l'homme « cultivé ». S'imaginer que le peuple chante, comme si les vers lui venaient instinctivement, spontanément, sans y avoir pensé, sans la lucidité intellectuelle qui préside à toute création artistique, c'est une erreur qui n'est due qu'à l'ignorance, à l'éloignement du quotidien populaire.

Le poème qui sort de la bouche du peuple a parfois été précédé d'une longue méditation. Le paysan derrière sa charrue, l'artisan à son établi, élaborent en pensée la pièce littéraire qu'ils diront ou qui sera reproduite en quelques lettres.

On oppose aussi couramment littérature populaire et littérature érudite. Celle des hommes de savoir, ayant eu une bonne instruction, et celle des gens qui n'ont pas pu se familiariser avec les livres. La science du peuple, on l'appelle sagesse, connaissance empirique qui ne permet pas de connaître les vraies causes des phénomènes observés, un empirisme brut correspondant à une activité intellectuelle limitée, comme si l'on ne pouvait acquérir un profond savoir dans le grand livre de la nature, dans la fréquentation des hommes, dans l'expérience du quotidien.

L'antinomie littérature populaire - littérature cultivée est également fautive. La culture n'est pas l'apanage de certains. Chaque classe a la sienne, fonction de différentes conditions historiques, sociales et économiques. Il n'existe pas une culture basse ou insignifiante et une culture élevée ou supérieure. Cela vient d'une idée fautive : celle que l'enseignement seul instruit, notion classique et scolaire de la culture. Celle-ci est tout ce qu'on apprend de sa naissance à sa mort, l'ensemble des traditions sociales, et ce concept anthropologique nous préserve de jugements de valeur erronés.

Ce qu'il importe de définir rigoureusement, c'est ce qui est propre à l'une et à l'autre cultures, ce qui appartient au peuple et ce qui n'est pas à lui, au-delà de ce qui est commun à tous et représente les constantes du comportement humain. On y parviendra peut-être le jour où l'on procédera à une étude ethnographique très large et approfondie. Sans cette connaissance fondamentale, on ne saurait préciser ce qu'est une culture de classe et une culture nationale, pas plus que ce qui, chez l'homme, est universel.

Quand on parle de littérature populaire, on sous-entend qu'il en est une autre qui n'a pas besoin de qualificatif. Et l'adjectif a, qu'on le veuille ou non, un sens péjoratif. Populaire, c'est quelque chose d'inférieur, de moins pensé, de moins profond, à tel point que l'adjectif finit par prendre un sens métaphorique et par désigner cette infériorité. D'une idée superficielle, sans grand intérêt, on dit qu'elle est *populaire*, qu'elle vienne ou non du peuple.

Jusqu'à présent, la littérature populaire a été considérée comme une littérature de second ordre, de seconde classe — on parle même de sous-littérature, d'infra-littérature, de para-littérature. Rares sont les écoles qui l'enseignent, qui l'analysent en profondeur, qui cherchent à établir, par exemple, les lois qui régissent la poétique populaire, à énoncer les recours stylistiques qui lui donnent une valeur esthétique. Métrique, multiplicité et place des rimes, strophes, enchaînement des idées sans qu'il y ait rien de trop ni de moins, toutes ces caractéristiques de la poésie dite cultivée, on les retrouve chez sa sœur populaire.

Et en ce domaine, nous ne sommes pas en retard, nous autres Portugais, par rapport au reste du monde. C'est partout le même dédain. L'art verbal du peuple est en général absent des histoires de la littérature. Et si, dans la Péninsule Ibérique, les histoires de la littérature espagnole constituent une exception, elle ne concerne qu'un seul genre : le *romanceiro*. Ramón Menéndez Pidal, génie prestigieux, maître incomparable en matière d'Histoire de son peuple, a consacré toute sa vie à cette étude. Et cela a suffi pour que le *romance* accède à ces histoires. Il n'en fut pas de même au Portugal, alors pourtant que nous avons été des précurseurs dans la collecte et l'étude des romans populaires — rappelons-nous Garrett et ses continuateurs —, mais tout le travail, l'enthousiasme et le savoir de ces hommes n'ont pu triompher du vieux préjugé littéraire.

Cette brève communication avait un but : démontrer que l'art verbal du peuple a été voué à un regrettable abandon, voire au mépris. L'une de ses branches, et non la moindre, a même été explicitement marginalisée, puisqu'on la nomme littérature marginale. Il a même existé, à la Faculté des Lettres de Lisbonne, une chaire de « Literaturas Marginais ». A quoi faut-il donc attribuer cette indifférence, ce rejet ? Je pense que c'est essentiellement à la distance qui sépare les hommes de lettres du peuple. Et aussi au fait que ceux qui y sont nés s'empres- sent de lui tourner le dos pour s'enfermer dans la couche de la société où ils sont désormais entrés, qui les accueille, les choie, les protège. C'est ainsi que peu à peu se perdent des éléments essentiels à la connaissance de l'homme et des sociétés.

Comment l'historien pourrait-il reconstituer le passé sans tenir compte de la leçon que donnent les textes populaires ? Comment pour-



rait-il se passer d'une communication directe et authentique si souvent éloignée de ce qu'apportent les documents des archives ? Et le psychologue, le philosophe, comment construiront-ils leurs théories ? Comment trouver les coordonnées qui définissent l'identité d'une nation sans la voix du peuple, qui dit en définitive tout ce que nous avons été, sommes et serons ?

Pour clore mon exposé, je citerai deux excellents exemples de notre littérature populaire. Ils sont signés d'un poète obscur comme tant d'autres, destinés à sombrer dans un oubli éternel : il est mort aujourd'hui et était originaire du village de Querença, du canton (*concelho*) de Loulé, il s'appelait Manuel da Silva Varejota. Le premier poème est une profonde leçon de philosophie, que nous ne commenterons pas, le second est le dernier écho d'un lyrisme romantique fin de siècle.

Eu na terra fui nascido  
E eu na terra fui criado,  
A terra me há-de comer  
Depois de ser sepultado.

1

A terra é a minha mãe,  
Não no posso duvidar,  
E para esta me criar  
Tudo da terra me vem,  
Eu à terra quero bem,  
A terra bem me tem querido,  
Eu na terra tenho vivido  
E na terra é que hei-de ter fim,  
Sei que a terra que é assim,  
Eu na terra fui nascido.

2

Eu na terra é que semeio  
De todo o meu alimento,  
Da terra tiro o sustento  
E eu na terra é que passeio;  
Da própria terra me veio  
Água p'ra ser baptizado,  
A mesma terra me tem dado  
Tudo quanto me é preciso,  
Tenho pena, se a terra piso  
E eu na terra fui criado.

3

Deus à terra me mandou  
Com o uso da razão,  
À terra me deu o pão  
E o pão é que me criou;  
Ao dispor da terra estou,  
Visto na terra viver;  
A terra me há-de valer  
Enquanto nela for vivendo  
E, depois, quando morrendo,  
A terra me há-de comer.

4

O corpo da criatura  
É só terra e nada mais,  
Os nossos restos mortais  
Estão sujeitos à sepultura;  
Isto é a verdade pura,  
Tudo na terra é criado,  
Depois torna ao mesmo estado,  
Visto na terra viver,  
E a terra me há-de comer  
Depois de ser sepultado.

MANUEL DA SILVA VAREJOTA, sítio dos Funchais,  
freguesia de Querença, concelho de Loulé.  
Colector : M. Viegas Guerreiro



Cobre-me o corpo com rosas  
Quando eu estiver no caixão,  
Das mais lindas e viçosas,  
Põe-mas sobre o coração.

1

Amor, quando eu morrer,  
Não chores a minha morte,  
Quem no mundo não tem sorte,  
Só no Céu pode viver.  
Não te posso pertencer,  
Por suas leis rigorosas,  
Sinto as garras vigorosas  
Da morte que me sorri,  
Quando souberes que eu morri,  
Cobre-me o corpo com rosas.

2

Já pouco tenho de vida,  
Deixa encostar-me ao teu peito,  
Padece por teu respeito,  
Adeus, adeus, minha querida.  
Não fiques entristecida,  
Não sintas por mim paixão,  
Canta, alegre, uma canção,  
Em memória do meu fim,  
E adepois reza por mim,  
Quando eu estiver no caixão.

3

Não tenhas pena de quem  
No mundo só padeceu,  
Reza por mim, porque eu  
Já por ti rezei também.  
Ora por mim, quando, além,  
Eu fizer parte nas lousas,  
Ergue as tuas mãos mimosas,  
Suplico-te, a meu lado,  
E deita de flores um punhado  
Das mais lindas e viçosas.

4

Adeus, terra, minha amada,  
Adeus, noites de luar,  
Adeus, mãe, adeus, meu lar,  
Adeus, vida amargurada.  
Relembra a noite estrelada  
Da nossa conversação,  
Quando trazias na mão  
De flores um raminho,  
E te disse muito baixinho,  
Põe-mas sobre o coração.

MANUEL DA SILVA VAREJOTA, sítio dos Funchais,  
freguesia de Querença, concelho de Loulé.  
Colector : M. Viegas Guerreiro

NOTES

1. *Introduction à la Poésie Orale*, Paris, Editions du Seuil, 1983, p. 45.
2. *Para a História da Literatura Popular Portuguesa*, de l'auteur, Lisbonne, Instituto de Cultura e Língua Portuguesa, 1983, 2<sup>e</sup> éd., p. 10.
3. *Cancioneiro Geral* de Garcia de Resende, édition de Mendes dos Remédios, tome I, pp. 232-233.
4. *Para a História da Literatura Popular ...*, éd. cit., p. 26.
5. *Ibid.*, p. 26.
6. *Ibid.*, p. 27.
7. M.C. García de Enterría, *Literaturas Marginadas*, Madrid, Editorial Playar, 1983, pp. 139-160.
8. Julio Caro Baroja, *Ensayo sobre la Literatura de Cordel*, Madrid, Revista de Occidente, 1959, p. 22.
9. *Doutrinas de Estética Literária por Almeida Garrett*, Préface et Notes de Agostinho da Silva, Lisbonne, 1938, p. 20. Textes littéraires édités par la revue *Seara Nova*.

### III

#### LE RECIT POPULAIRE : DU CONTE A L'ANECDOTE

JEAN-CLAUDE BOUVIER, <i>Contes de l'écrit – contes de l'oral : l'opposition est-elle pertinente ?</i> .....	317
DORALICE ALCOFORADO, <i>L'érudit et le populaire : le jeu intertextuel</i> .....	331
ARIANE DE FELICE, <i>La structure en chaîne au moyen âge</i> .....	345
NICOLE BELMONT, <i>L'époux-animal dans le conte-type 425 et dans le lai du Bisclavret de Marie-France</i> .....	363
ANGELA BIRNER, <i>L'histoire d'Inès de Castro dans des feuillets de colportage du XX<sup>e</sup> siècle</i> .....	371
FRANCISCA NEUMA FECHINE BORGES, <i>Estória de João de Calais : oralité et réécriture dans la littérature de colportage</i> .....	385
ALFREDO MARGARIDO, <i>Une lecture anthropologique du « Garçon aux bottes de sept lieues »</i> .....	399
FRANÇOIS DELPECH, <i>L'élimination des vieillards : recherches sur quelques versions ibériques d'un cycle folklorique traditionnel</i> .....	433
PIERRE LEGLISE-COSTA, <i>Conte(s) de la cruauté ordinaire (suivi du conte A feia que se faz bonita et de sa traduction en français : La laide devenue belle)</i> .....	491
CAMILLE LACOSTE-DUJARDIN, <i>Récits de l'événement. Histoires de la montagne et de la plaine en Kabylie algérienne</i> .....	501
CLAUDE BREMOND, <i>La statue enduite de glu : le rôle des Portugais dans la diffusion en Afrique et en Amérique d'un thème d'origine indienne</i> .....	515
A. MACHADO GUERREIRO, <i>L'anecdote. Littérature vivante</i> .....	523

### IV

#### LA SAGESSE POPULAIRE : LES PROVERBES

JOSÉ MATTOSO, <i>Sur les proverbes médiévaux portugais</i> .....	533
HAMILTON COSTA, <i>La représentation du corps dans la littérature populaire portugaise : le discours proverbial</i> .....	561